



HAL
open science

**Annick Louis, L'invention de Troie. Les vies rêvées de
Heinrich Schliemann**

Christophe Tufféry

► **To cite this version:**

Christophe Tufféry. Annick Louis, L'invention de Troie. Les vies rêvées de Heinrich Schliemann. 2021, 10.58079/r0e0 . hal-04636569

HAL Id: hal-04636569

<https://hal.science/hal-04636569>

Submitted on 8 Jul 2024

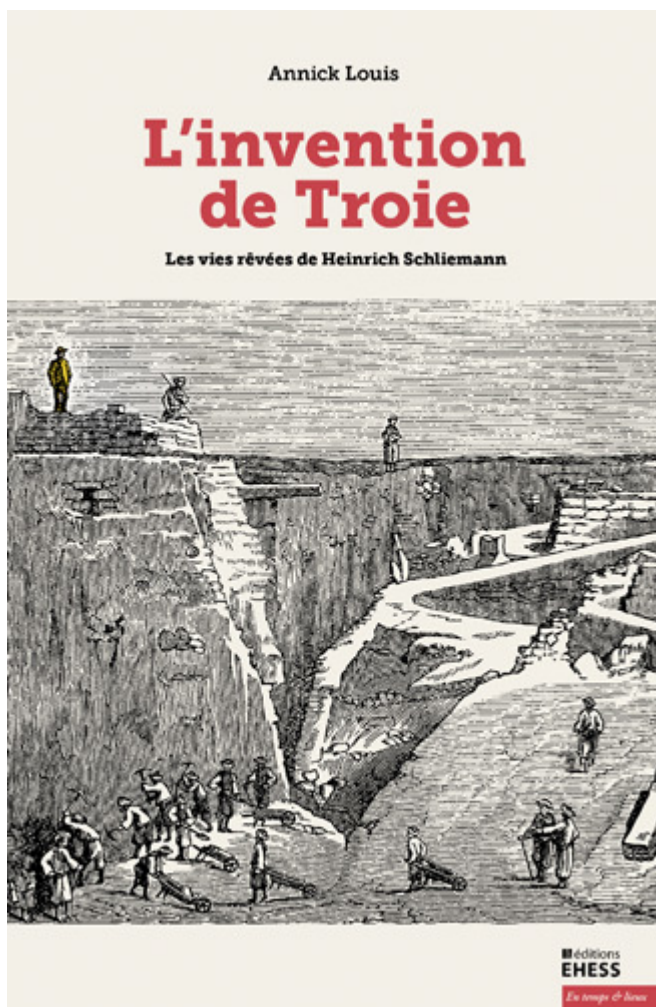
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Annick Louis, *L'invention de Troie. Les vies rêvées de Heinrich Schliemann.*

PAR NOTES DE LECTURE DE LA REVUE LE MOUVEMENT SOCIAL · PUBLIÉ 25/09/2021 · MIS À JOUR 01/10/2023

Paris, Éditions de l'EHESS, « En temps et lieux », 2020, 357 p.



ISBN : 978-2-7132-2849-0

L'ouvrage d'Annick Louis propose de multiples angles de lecture par son positionnement au croisement de plusieurs champs disciplinaires. Son auteure, maîtresse de conférences à l'Université de Franche-Comté, est membre de l'équipe pédagogique de l'EHESS et chercheuse au Centre de recherches sur les arts et le langage (CRAL). Elle conjugue la réflexion théorique avec une approche historique, et concentre ses recherches sur la notion de « contexte » en démontrant sa diversité.

Heinrich Schliemann est aujourd'hui autant connu des archéologues que du grand public comme l'inventeur de l'antique Troie et de Mycènes. Assurément Schliemann vécut plusieurs vies, des vies rêvées, servies par le genre de l'autobiographie et des supports narratifs qui sont les objets mêmes de l'ouvrage d'Annick Louis. De cette vie démultipliée et sans

cesse réécrite à son avantage, on peut retenir que Schliemann naquit en 1822 à Neubukow, dans l'ancien grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, dans le nord de l'Allemagne actuelle. La place donnée par Schliemann à cette enfance est centrale dans le récit de l'émergence de son rêve de devenir un jour archéologue. Au fur et à mesure des différentes versions de son autobiographie, Schliemann chercha à démontrer que sa carrière en archéologie trouvait son origine dans les premières années de sa vie. Il s'agit en réalité d'une construction tardive par l'auteur de sa trajectoire de vie, motivée par le souhait d'établir un lien entre ses différents moments. À l'âge de 14 ans, ce fils d'un pasteur protestant pauvre décida d'embarquer pour le Venezuela. Après

diverses péripéties, il commença à faire fortune comme négociant à Saint-Petersbourg au milieu du XIX^e siècle. Parti aux États-Unis, il continua à amasser une fortune née de la spéculation sur l'or dans l'ouest des États-Unis, puis en Russie où il devint commerçant en armes. Appréciant particulièrement les vestiges de l'Antiquité, Schliemann profita de ses voyages d'affaires pour découvrir de nombreux pays et sites archéologiques déjà connus à l'époque : Rome, Pompéi, la Grèce. C'est là qu'il rencontre Frank Calvert, le vice-consul des États-Unis aux Dardanelles, qui avait acheté la moitié de la colline d'Hissarlik, en Turquie. La légende localisait l'ancienne cité de Troie sur ce site. Se finançant lui-même avec sa fortune accumulée pendant la première moitié de sa vie, Schliemann multiplie les fouilles en Grèce à partir de la fin de 1870, puis en Asie Mineure, pour y retrouver les lieux décrits dans les récits légendaires. Contrairement à la version qu'il donna de l'histoire de la découverte du site de Troie, Schliemann n'en fut pas l'inventeur. C'est Calvert qui lui fit découvrir le site, bien que Schliemann ne le reconnût jamais. En fréquentant les communautés scientifiques de son époque, Schliemann sut tirer la légitimité nécessaire pour réaliser plusieurs fouilles. Il multiplia ainsi les contacts avec de nombreux chercheurs français, allemands, britanniques, autour des années 1869-1870, date à laquelle il obtint la nationalité américaine et un doctorat en archéologie. L'épisode de son séjour parisien tient une place particulière dans sa reconnaissance par les milieux savants de la discipline archéologique naissante. À la fréquentation de ces milieux scientifiques, Schliemann ajouta l'étude de plusieurs langues. Il considérait que les récits épiques, comme l'*Illiade* d'Homère, rendaient compte d'une réalité historique et qu'il convenait de revenir aux textes fondateurs pour localiser les cités qu'ils décrivent. Pourtant, à la fin de sa vie, Schliemann fit le constat amer d'avoir été insuffisamment reconnu, eu égard à l'importance de ses découvertes pour l'archéologie de l'Antiquité et de sa connaissance de nombreuses langues antiques. Prenant ses distances avec les lieux de la première partie de sa vie, Schliemann fit le choix de reposer dans le pays où il avait cherché à naître lui-même une seconde fois par l'archéologie à partir de 1870. Bien qu'il mourût à Naples en 1890, Schliemann fut enterré à Athènes, terre d'origine de sa femme et de ses deux enfants, sa fille Andromaque et son fils Agamemnon.

Pour appuyer sa notoriété, Schliemann rédigea trois autobiographies (1850-1851, 1869, 1880), auxquelles vint s'ajouter une quatrième (1890-1892), publiée à titre posthume par un de ses collaborateurs, l'archéologue Alfred Brückner. Ces quatre publications permirent à Schliemann de devenir dans la dernière partie de sa vie un écrivain à succès en même temps qu'un chercheur reconnu par les communautés de l'archéologie. Mais sa vie fut tellement romancée par Schliemann lui-même dans ses écrits que ses inventions archéologiques subirent les excès du genre littéraire qu'il avait choisi, au point que la véracité de ses écrits et l'ancienneté de ses découvertes en furent durablement contestées.

Considérant les quatre autobiographies écrites par Schliemann comme des objets de savoir, Annick Louis leur reconnaît aussi le statut de lieu de savoir, s'inscrivant ainsi dans la proposition de l'anthropologue Christian Jacob, dont elle a rédigé l'un des chapitres de son entreprise éditoriale¹.

Les autobiographies de Schliemann disent autant de l'homme qu'ils disent des lieux qu'il a fréquentés, lieux de naissance, de vie, de voyages, d'apprentissage, de découvertes. En les posant comme des objets de recherche, Annick Louis propose d'identifier ce que les autobiographies de Schliemann révèlent de leur auteur et de ses choix littéraires. Schliemann croisa ainsi les genres dans ses récits, empruntant à la fois à l'autobiographie, aux récits légendaires, aux romans de formation, aux récits de voyages, aux rapports scientifiques, aux récits de rêves. Pour Annick Louis, même s'il n'est pas toujours possible de les créditer d'un effet de vérité, les écrits de Schliemann sont comme des assemblages entre l'intimité de l'archéologue, en quête d'une reconnaissance par sa propre légende, et la distance principielle qu'imposent les normes des récits historiques savants.

Situant ses travaux dans une approche pluridisciplinaire, Annick Louis a trouvé dans les autobiographies des objets de recherche et d'écriture originaux, se prêtant pour l'auteure à une réflexion à la croisée entre études littéraires et sciences humaines et sociales (histoire des sciences, archéologie, archivistique, sociologie des sciences). L'importante bibliographie en fin d'ouvrage, organisée par genres, illustre la grande diversité des thèmes abordés, et des approches proposées par l'auteure.

Annick Louis inscrit aussi son travail dans le courant d'une histoire émotionnelle des savoirs, qui s'attache à identifier dans des écrits savants, comme les journaux de voyages et les carnets de terrain, les traces des peurs, des craintes, mais aussi des espoirs et des plaisirs ressentis par les savants depuis le début de l'époque moderne². Cette déclinaison d'une approche micro-historique pour l'histoire récente des sciences, est illustrée par la chercheuse lorsqu'elle commente et parfois traduit elle-même des extraits des volumineuses archives de l'archéologue. Celles-ci sont conservées à la Gennadius Library de l'American School of Classical Studies at Athens (ASCSA). Le fonds comprend des journaux, des carnets, des volumes de compte, des lettres, des manuscrits, des exercices de langues, des notes de lecture, des coupures de journaux, etc. En s'investissant dans l'étude fine de ces sources, Annick Louis reprend à son compte l'expérience du « goût de l'archive³ ». Elle montre à quel point les archives de Schliemann sont porteuses d'une histoire tumultueuse et de récits légendaires, témoignant des cheminements souvent complexes qu'elles empruntent, inaccessibles pour certaines, publiées pour d'autres,

traduites à de multiples reprises, révélant écarts et convergences avec les faits avérés. Loin de se contenter de faire référence aux archives de Schliemann de façon distante, comme l'impose le genre de l'ouvrage scientifique, Annick Louis semble avoir mené un combat corps à corps avec elles. Elle a su leur redonner la place de premier plan qu'elles avaient perdue au cours de leur longue histoire, pour avoir été manipulées autant qu'elles ont manipulé leurs lecteurs. La chercheuse a travaillé de près ces archives, sachant les contourner par certains moments, leur faisant une confiance raisonnable, les croisant avec d'autres sources pour ne pas leur laisser le dernier mot. Ce travail d'archivistique semble emprunter par endroits le chemin tracé par Michel Foucault dans son projet d'archéologie des sciences humaines⁴.

En lisant l'ouvrage d'Annick Louis, on est tenté de penser que Schliemann a bien fait œuvre d'archéologie à divers titres. Si du site de Troie, il en fut le réinventeur, puisqu'il ne découvrit pas le premier, il fut assurément le premier inventeur de sa propre vie, à la fois parce qu'il en fut l'acteur autant que l'auteur. Inventant le genre de l'autobiostatigraphie, Schliemann remonte le temps en même temps qu'il creuse des tranchées dans sa mémoire.

Ce qu'analyse parfaitement l'ouvrage d'Annick Louis, c'est l'intrication entre l'histoire individuelle de l'archéologue, l'histoire des sites archéologiques qu'il a fouillés et les faits historiques dont témoignent les vestiges archéologiques qui y furent découverts. Ces histoires croisées sont indissociables des contextes historique, culturel, scientifique, économique et politique dans lesquels vécut Schliemann, autant que ceux dans lesquels prirent place les réceptions successives de son œuvre. En écrivant et en réécrivant ses autobiographies, Schliemann avait le projet de voir reconnue la grandeur de son œuvre comme archéologue. Cette notoriété tant attendue de la part des communautés savantes devait garantir à son nom une majesté supérieure à celle que lui avait permis d'atteindre son succès dans les affaires. En devenant archéologue et écrivain, Schliemann chercha à donner une dimension épique et héroïque qui manquait jusqu'alors à sa vie.

L'ambition de l'ouvrage d'Annick Louis est de proposer une analyse littéraire du genre des autobiographies de Schliemann comme objet de recherche, parce qu'elles ont participé de l'histoire de la construction des savoirs sur le site et de l'histoire de la discipline archéologique dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Annick Louis parvient aussi à mettre en perspective la vie si particulière de Schliemann comme archéologue et comme historien de sa propre légende, avec la fabrique des images récentes de l'archéologue-aventurier.

En refermant l'ouvrage d'Annick Louis, il apparaît que Schliemann n'a pas seulement fabriqué sa propre légende, mais a aussi laissé derrière lui, pour les archéologues et les historiens des

sciences, un vestige unique, mélange de faits historiques à déconstruire, d'archives à explorer et d'une âme d'enfant à sonder. L'archéologie n'est-elle pas née aussi de sa fréquentation avec la psychanalyse naissante à la fin du XIX^e siècle ?

D'une écriture savante mais très accessible, l'ouvrage d'Annick Louis constitue une contribution majeure à l'étude de l'histoire de l'archéologie dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Cet ouvrage rapproche deux types d'histoire qui se croisent sans cesse depuis près de 170 ans, celle de la fabrication des savoirs archéologiques de l'Antiquité pour l'Asie Mineure et celle de la construction de la légende de Schliemann. Cet ouvrage est donc d'un intérêt majeur et d'une lecture très stimulante, tant par son positionnement méthodologique que par son spectre pluridisciplinaire et les différents angles de lecture qu'il propose. Il s'adresse autant à des publics d'experts, archéologues et historiens des sciences et des savoirs, qu'à des amateurs, qui rejoignent parfois les premiers lorsqu'ils font l'expérience de ce que Michel Butor a décrit ainsi : « Le premier moteur de la recherche archéologique sous toutes ses formes est l'émerveillement ; le désir d'une connaissance historique exacte ne vient qu'après⁵. »

Christophe Tufféry

-
1. C. Jacob, *Lieux de savoir*, Paris, Albin Michel, t. 1, 2007, 1 282 p. ; t. 2, 2011, 992 p. [↗]
 2. F. Waquet, *Une histoire émotionnelle du savoir. XVII^e-XXI^e siècle*, Paris, Éditions du CNRS, 2019. [↗]
 3. A. Farge, *Le goût de l'archive*, Paris, Éditions du Seuil, 1989. [↗]
 4. M. Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Éditions Gallimard, 2008 [1969], p. 294. [↗]
 5. M. Butor, *Répertoire III*, « Sur l'archéologie », Paris, Éditions de Minuit, 1968, p. 21. [↗]

OpenEdition vous propose de citer ce billet de la manière suivante :

Notes de lecture de la revue *Le Mouvement social* (25 septembre 2021). Annick Louis, *L'invention de Troie. Les vies rêvées de Heinrich Schliemann. Le carnet du Mouvement social*. Consulté le 8 juillet 2024 à l'adresse <https://doi.org/10.58079/r0e0>